

tats étonnants dont nous sommes aujourd'hui témoins. C'est par là qu'il faut juger de la cause de ce mouvement dont on a tant parlé, que quelques esprits ont été, ou du moins amoindri d'une manière considérable, et que d'autres surtout en France ont quelquefois exagéré, mais qui n'en est pas moins réel, et dont l'importance pourra facilement être appréciée par le lecteur en mettant en regard de la statistique présentée plus haut, celle dont nous allons parler, et qu'on peut regarder comme l'expression de l'état du catholicisme en Angleterre. On compte aujourd'hui près de deux millions de catholiques, dont la majeure partie sont répandus dans les grandes villes manufacturières : Londres en a environ deux cent mille, Liverpool cent dix mille, Manchester quatre-vingt mille, et ainsi des autres villes en proportion. Pour fournir à cette population, déjà nombreuse, le moyen de se réunir dans des lieux consacrés au culte divin, dans l'espace de quelques années, plus de six cents églises ont été construites, avec des proportions généralement petites, il faut l'avouer; mais au lieu de s'en plaindre on est plutôt tenté de se livrer à un sentiment d'admiration quand on songe avec quelles faibles ressources il a fallu faire face à la dépense.

« Ajoutons que parmi ces églises nouvellement bâties, il en est quelques-unes qui font honneur à l'architecture qui en a donné le plan et aux personnes dont la générosité a contribué à en faire les frais. Telles sont les églises catholiques de Nottingham, de Birmingham et de Saint-Georges à Londres. Chaque église a ordinairement un certain nombre de fidèles qui s'y réunissent pour leurs exercices religieux et forment autant de chrétiens, qui sont appelés en anglais du nom de congrégations. Pour le service de ces congrégations, il y a environ, stewards et régisseurs compris, huit cents prêtres, placés sous la juridiction de huit vicaires apostoliques qui gouvernent chacun un district particulier. Vos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que cette portion intéressante de l'Église de Jésus-Christ est sur le point de voir sa hiérarchie reconstituée, et qu'elle va passer du régime de mission au régime plus parfait de province ecclésiastique; son métropolitain qui doit porter le titre d'Archevêque de Westminster, résidera à Londres et aura pour suffragants douze Evêques titulaires entre lesquels seront partagés les provinces de l'Angleterre. Cette affaire importante qui se traitait à Rome depuis plusieurs années, n'avait pu être encore terminée par l'effet des troubles qui ont bouleversé la capitale du monde chrétien. Mais nous savons de bonne source que maintenant tout est fini, et qu'il ne se passera pas longtemps sans que cette mesure importante soit promulguée et mise à exécution.

Le correspondant catholique des progrès sous le rapport de l'éducation et des institutions religieuses.—Chaque district possède aujourd'hui un établissement qui sert tout à la fois de lieu de culte et de grand séminaire sans parler d'autres institutions d'éducation, telles que les Collèges d'Étude, et de Stuyvesant.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes et les Sœurs de la Merci ont des écoles pour les pauvres dans les principales villes.—Une association, dont le Comité est à Londres, s'est formée sous le titre d'Association en faveur des écoles pauvres, et distribue chaque année près de 100,000 francs pour la bonne œuvre qui fait sa spécialité. Il fait le plus bel éloge de ceux de la Merci, et il termine ainsi :—

« Je passe maintenant aux communautés religieuses d'hommes qui sont évidemment appelées à exercer une influence puissante sur les destinées du catholicisme en Angleterre. Aux Bénédictins et aux Jésuites sont venus se joindre, dans les dernières années, des missionnaires de presque toutes les Congrégations, dont le but est de se vouer aux travaux de la vie apostolique. Les Passionnistes, introduits en Angleterre en 1842, y ont déjà formé trois maisons, dont la principale est à Aston, dans la partie nord du Staffordshire. Ils ont pour supérieur l'honorable abbé Spencer (aujourd'hui R. P. Juge de la Croix), si connu par son éminente piété et par son zèle pour la conversion de ses compatriotes, dont il avait autrefois partagé les erreurs. Les Pères de la Charité, fondés en Italie par l'abbé Ruffini, s'étaient rendus en Angleterre quelques années avant les Passionnistes. Leur but est l'éducation de la jeunesse, les

missions et les retraites. Leurs établissements sont presque tous dans le comté de Leicester, et c'est près de cette ville qu'ils ont bâti un collège qui commence à être connu avantageusement dans le pays. Les Pères Rédemptoristes, appelés en 1843 dans le district de l'Ouest, ont maintenant établi leur maison principale à Clapham, tout près de Londres. Ils possèdent aussi deux autres maisons dans les provinces. Les Oblats de Marie Immaculée ont également commencé, il y a peu d'années, leurs travaux apostoliques dans le comté de Cornouailles. Ils comptent aujourd'hui six établissements en Angleterre, dont le principal est à Maryvale, près Birmingham. C'est là qu'est leur noviciat et leur cours d'études théologiques, c'est là aussi que vont se préparer leurs sujets de France destinés aux missions d'Amérique et des colonies anglaises. Les Lazaristes et les Maristes sont, à ce que j'ai appris, sur le point de s'établir aussi en Angleterre; les premiers dans le Yorkshire, et les seconds à Londres, dans un des quartiers à l'est de cette grande ville. Enfin, comme pour compléter dignement les divers corps de cette milice sainte, ajouter une nouvelle force à cette petite armée des généreux défenseurs de l'Église, une communauté de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri s'est formée à Londres et à Birmingham, toute composée de ministres anglicans revenus au catholicisme, et parmi lesquels figurent les membres les plus illustres de l'école d'Oxford, Newman, Esber, Coffin, Dalgairn, etc. C'est un spectacle tout à la fois touchant et digne de remarque, de voir ces mêmes hommes qui naguère prêchaient encore les doctrines de l'hérésie et faisaient la gloire de l'anglicanisme, devenus aujourd'hui prêtres catholiques, proclamer hautement, en face de toute leur nation, la nécessité de revenir à la foi antique, et mettre au service de l'Église toute l'énergie de leur nouvelle conviction, tout le dévouement de leur charité envers le prochain et toute l'ardeur de leur amour pour Dieu. On a eu raison de dire que la conversion de ces hommes recommandables dont la vertu et les talents sont avoués par les protestants eux-mêmes, est un des événements les plus remarquables depuis la Réforme; j'ajouterais qu'en les appelant au ministère qu'ils remplissent avec tant de zèle et de succès, Dieu a certainement eu un dessein de miséricorde, celui de les choisir pour qu'ils deviennent les instruments du retour de l'Angleterre au catholicisme.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI, 15 OCTOBRE 1850.

(Du Journal de Québec.)

Installation de Sa Grâce Monseigneur P. F. TURGEON, dévoué Archevêque de Québec.

Mardi à deux heures, comme nous l'avons annoncé dans le Journal du même jour, avait lieu l'installation du second archevêque de Québec, Mgr. Pierre-François Turgeon. Il parut quelques instants auparavant de son palais, ayant à sa droite Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, et était précédé d'un nombreux clergé. On y comptait presque autant de prêtres que la veille; M. le président du conseil législatif, Son Honneur le maire de Québec et la corporation, et un bon nombre des principaux citoyens marchaient à la suite du clergé et servaient comme de garde d'honneur au vénérable pontife.

Au moment où Sa Grâce entrait dans l'église, le nouveau curé de Québec, M. Proulx, lui adressait de touchantes et éloquentes paroles, dont voici à peu près la substance :

« Monseigneur, l'Église de Jésus-Christ, toujours guidée par l'esprit divin et indestructible en ses moyens d'existence, a pourvu dans tous les siècles, avec une admirable sagesse, à la perpétuité de sa sainte hiérarchie, sur laquelle repose l'enseignement du catholicisme, colonne et fondement de toute vérité sur la terre. « Quand la main de ce Dieu qui pèse toutes les choses de ce monde au poids de sa justice

éternelle, enlève du camp de la milice sacrée quelques-uns de ses chefs, pour les dorer dans les cieux de la couronne réservée à leurs durs travaux et à leurs longs combats, d'autres chefs poussés par la même main, se présentent sur la brèche pour les remplacer et pour soutenir de nouveaux combats avec l'arme toujours victorieuse de la charité, de la croix, du dévouement.

« C'est ainsi que, hier encore, l'église de Québec pleurait son pasteur vénéré que la mort a moissonné et enlevé à ses affections, et voilà que, aujourd'hui, ses enfants entendent avec une bien douce consolation la voix qui retentit il y a dix-huit siècles sur la Montagne sainte : *non vos relinquam orphanos*; réjouissons-nous, nous ne sommes plus orphelins, nous avons un père !

« Le curé de N. D. de Québec, le cœur rempli de vénération pour votre personne sacrée, goûte en ce jour le bonheur de vous répéter le joyeux hosanna, comme à l'envoyé de Dieu; de vous ouvrir les portes de son église, qui est votre église cathédrale métropolitaine, et de s'écrier en union avec son peuple si cher, si bon et si catholique : *benedictus qui venit in nomine Domini*.

« Permettez, Monseigneur, que j'ose me constituer en cette circonstance l'organe de votre clergé diocésain, et qu'en union de sentiments et d'affection, je vous présente l'hommage de notre respect profond, et de notre entière soumission, comme à notre chef, au successeur des apôtres dans la hiérarchie catholique, apostolique et romaine.

« Nous professons que l'Evêque au milieu de ses ouailles est le flambeau allumé et élevé sur le chandelier pour répandre la clarté dans toute la maison de Dieu; qu'en lui réside la plénitude du sacerdoce; qu'il est l'organe du Saint-Esprit, le juge des questions religieuses et de la foi.

« Sa dignité prend son origine dans le ciel, mais son action toute morale et sainte s'exerce sur la terre. Il est l'ambassadeur de Dieu auprès des hommes, et l'intercesseur des hommes auprès de Dieu, et par ce double caractère, il devient un intermédiaire de paix et de miséricorde entre le ciel et la terre; il notifie à l'homme les volontés célestes; il présente à Dieu les vœux de l'homme, il sollicite les bienfaits divins et les distribue largement pour soulager les misères de l'humanité.

« En vous considérant, Monseigneur, sous ces rapports tout catholiques, nous nous sentons comme entraînés à vos pieds pour recevoir de votre main la bénédiction de celui qui règne dans les cieux; et c'est avec bonheur que nous nous appliquons ces paroles mémorables du pasteur éternel : *celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé*.

« Comme prêtres, nous sommes vos auxiliaires et nous participons à vos travaux apostoliques sous votre paternelle direction. Déjà la sainte Providence nous a mis à même d'apprécier la bienveillance de votre cœur, la tendre sollicitude de votre charité, et aujourd'hui, poussés par les douces émotions de la reconnaissance, nous élevons nos cœurs et nos voix vers le ciel, pour le prier de contempler avec un œil de protection la peccanteur du fardeau imposé sur vos épaules, l'immense étendue du champ confié à votre sollicitude, et aussi pour le conjurer d'éloigner les orages et les tempêtes qui grondent dans le lointain, que le génie du mal prépare sourdement contre l'église du Canada.

« Nous ferons plus, nous déposerons à vos genoux nos volontés et toute l'énergie de nos cœurs, nous partagerons vos travaux et vos sollicitudes, avec persévérance et dévouement jusqu'à la mort. Car si Dieu est le maître du troupeau, vous en êtes le pasteur, nous sommes vos auxiliaires, et les pasteurs donnent leur vie pour le troupeau.

« Comme fidèles et avec toute l'Église, nous comprenons qu'en honorant en vous le Pontife, nous honorons Jésus-Christ, nous honorons l'Ange chargé de nous conduire dans les voies de la sainteté.

« L'église du Canada, riche et précieuse portion de la grande église éternellement vivante qui fut fondée sur le calvaire, est remarquable par le zèle et la charité de ses pontifes, par le dévouement, les lumières et la ré-

gularité de son clergé, par la foi vive, par les fidèles et par la fidélité de son peuple. Guidée par votre sagesse et par vos lumières, et la fleurira de plus en plus et produira des fruits abondants qui consolent votre cœur, réjouiront l'Église universelle et le cœur de notre premier pasteur de Rome au milieu de ses amertumes.

« Oui, Monseigneur, je le répète, pasteurs et fidèles, nous élèverons au ciel nos cœurs et nos voix pour attirer les bénédictions éternelles sur toutes vos pieuses entreprises. Le Seigneur qui veille sur son église, saura-t-il se refuser à des prières que la piété forme, que la foi inspire, que la charité enflamme, et qui portent jusqu'au trône de Dieu, comme un encens, les vœux de toute une église ! Nos espérances reposent sur la promesse divine, elles ne seront point vaines, et il y aura toujours l'Evêque, et les fidèles, union intime d'esprit, adhésion unanime dans la foi et dans la doctrine orthodoxe, accord constant de discipline et de législation canonique, relations charitables et contingentes de vigilance de la part du père, de vénération et d'obéissance de la part des enfants, communion sainte de vertu, de bonnes œuvres et de prières réciproques, heureuse entente d'affection paternelle, d'amour filial, de religieux attachement d'où dépend le bonheur du prêtre et le succès de sa sainte mission, le bonheur de tous, de l'individu, de la famille, et de toute la société chrétienne.

Monseigneur l'archevêque répondit :

« M. le curé.—La divine providence veille constamment sur l'église; elle y établit il y a bientôt dix-neuf siècles cette hiérarchie qui subsiste encore aujourd'hui et qui, suivant la parole de son divin fondateur, subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Nous, en prenant aujourd'hui possession de l'église métropolitaine de Québec, pour remplacer le vénérable Archevêque dont nous venons de déposer les restes mortels dans la tombe, nous prenons place dans cette succession de pasteurs qui ont jusqu'à ce jour gouverné l'église de Québec; mais nous sentons en même temps s'appesantir le poids que portent depuis onze mois environ nos faibles épaules. A peine pourrions-nous porter cette charge déjà trop au-dessus de nos forces et de nos mérites; et voilà qu'en ce jour solennel le fardeau semble redoubler de pesanteur. Pourquoi, ô mon Dieu, n'avoir pas choisi un autre que moi ? que ce jour n'est-il le jour de mes funérailles ? que ne m'appellez-vous à votre tribunal pour me juger selon votre miséricorde, plutôt que de me charger d'un fardeau si redoutable ? Je suis tenté de vous dire comme votre fils bien aimé : Détournez s'il se peut ce calice de moi, mais que votre volonté se fasse !

« Notre seule consolation, au milieu de cette amertume, en face de cette terrible responsabilité de la charge que nous nous sentons confier, nous la trouvons dans cette Providence de Dieu qui conduit tout, qui régit tout, qui soutient tout et, par-dessus toutes choses, son Eglise. Nous devons vous dire, cependant, M. le curé de Québec, que les paroles que vous venez de nous adresser, ne contribuent pas peu à ranimer notre courage; elles nous rappellent, ces douces paroles, que nous pouvons compter sur la coopération d'un clergé entièrement dévoué au bien spirituel du peuple confié à sa sollicitude comme à la nôtre; elles nous appellent encore que nous pouvons compter sur les prières des fidèles, sur les suffrages de ces âmes pieuses qui forment une part si notable de la population de la ville métropolitaine, de celle de la généralité des paroisses de l'archidiocèse, ainsi que de tous les fidèles de la province ecclésiastique. Ce sera en cette puissante assistance que nous nous confierons; c'est par elle, dans notre insuffisance, que nous pouvons espérer faire quelque bien dans la haute position où Dieu juge bon de nous placer aujourd'hui.

« Sa voix s'éteignit avec ces paroles tremblantes d'émotion. Au milieu de son discours, en face du calice de responsabilité qu'il allait boire, il ne put se détourner de la pensée de la tombe, et son âme, au milieu de cette auguste cérémonie, sembla vouloir s'y soustraire pour se revêtir des habits de deuil, se couvrir de la pompe lugubre des funérailles. Pour-

quoi cette triste pensée, lorsque le peuple fidèle vient que son nouveau et vénérable pontife vive pour le bénir et être béni par lui ?

Après cette touchante allocution dont nous n'avons pu saisir que la substance, le clergé se dirigea vers le sanctuaire, où se continua l'imposante cérémonie. Le moment le plus solennel fut, sans doute, celui où le vénérable Evêque de Montréal, après avoir conduit à son trône le nouvel archevêque, en descendant lui-même pour témoigner, comme le plus humble des fidèles, sa soumission et rendre l'hommage de son Siège à son chef dans la hiérarchie sacerdotale. « Monseigneur, dit-il, il y a déjà de cela près de 200 ans; le diocèse de Québec était, formé en vicariat apostolique, et exigé quelques années plus tard ! Il eût peut-être les vastes régions connues sous le nom de Nouvelle-France; qui s'étendent du pôle nord jusqu'à l'immense vallée du Mississippi. Plus tard ces limites furent trouvées trop vastes pour un seul diocèse et pour l'avantage des âmes; plusieurs nouveaux diocèses furent formés, et mon illustre prédécesseur parla avec force pour l'établissement d'une province ecclésiastique dont Québec serait la métropole. Bientôt sous les voûtes de cette église métropolitaine, pas moins de dix évêques titulaires se réunirent au tour du trône archiepiscopal, pour s'occuper des besoins de cette belle église du Canada, cette noble branche de l'église universelle. Recevez donc, Monseigneur, les bénédictions du nombreux clergé et du peuple immense de cette grande province dont vous êtes le chef; et permettez-moi de baisser votre main en signe de fraternité, et de l'union qui doit exister entre tous les membres de l'Église. »

Monseigneur l'Archevêque se leva et répondit par quelques mots expressifs et touchants. Puis il entonna le cantique de triomphe, le *Te Deum*.

C'est ainsi que se termina cette cérémonie de l'intronisation. Le catholicisme pleure et se réjouit avec majesté, il étale sur les tombeaux les splendeurs du néant. La mort est aussi grande que la vie ! N'est-elle pas, en effet, comme elle l'encre de Dieu ? Pourquoi donc n'aurait-elle pas comme elle ses pompes et ses magnificences ? Le culte qui ne prétend parler qu'à l'esprit, qui ne va pas au cœur, quel bien fait-il à l'âme ? L'amour disculpe-t-il, raisonne-t-il ? Non ; il ne discute pas plus dans son adoration que dans ses œuvres qui sont le dévouement jusqu'à la mort !...

L'immense auditoire enfermé dans l'enceinte de Notre-Dame, parvint, comme nous, ému de ce qui se passait sur ses yeux, car nous avons vu chez plusieurs des larmes couler.

L'extrait suivant de *Canadien* nous fait connaître la promotion du R. V. M. F. Cazeau au Gr. Vicariat. Nous concevons de grand cœur à l'expression de haute satisfaction que manifestait, à cette occasion, nos Confrères de Québec. Voici comme s'exprime le journal susmentionné :—

« Nous apprenons avec beaucoup de plaisir que M. C. F. Cazeau, depuis 25 ans secrétaire du diocèse, vient d'être élevé à la dignité de Vicario-Général. Mgr. l'Archevêque ne pouvait commencer son administration par un acte plus agréable aux citoyens de toute origine, dont ce révérend monsieur a su se concilier l'estime et l'affection par ses qualités aimables et par sa conduite dans ses rapports avec eux. Nous croyons pouvoir en dire autant du clergé. M. Cazeau reste à l'Archevêché où la présence d'un Vicario-Général est d'autant plus nécessaire aujourd'hui qu'il n'y a point de Coadjuteur et que Mgr. l'Archevêque est souvent obligé de s'absenter. Sa Grâce partira la semaine prochaine pour Nicolet. M. Ferland reste aussi à l'Archevêché où il a remplacé M. Proulx depuis la nomination de ce dernier monsieur à la cure de Québec.

M. Langevin, de sous-secrétaire, devient secrétaire de l'Archevêché. M. Hamelin continue à remplir les fonctions de sous-secrétaire. « Quant au futur coadjuteur, il n'y a encore rien de décidé, nous dit-on; mais l'Archevêque et les évêques de la Province ecclésiastique ne tarderont pas sans doute à en faire désigner

de les voir à terre remplis d'espérances et de souvenirs, ou de les entendre à bord jouissant du bonheur qu'ils nous vantaient ! Ils étaient comme moi, leurs vœux se trouvaient accomplis ; il leur restait leur mécontentement : ils ne semblaient inconstants comme la mer qui nous portait.

Les premiers temps de la navigation se passent donc pour moi dans l'espérance et dans les regrets, en mille sentiments de tendresse se réveillaient à mesure que je m'éloignais de la France ; je me surpris un jour à souhaiter que le vent changeât, et que ma patrie reparût à mes yeux.

Cependant je m'accoutumai à cette tristesse qui suit le premier départ ; je vis dès lors que j'étais destiné à parcourir les mers : nous eûmes à lutter contre des orages, je goûtai la joie qui succède à la terreur. Malheur à celui qui l'a éprouvée ! Il souhaite de la ressentir encore.

Je m'accoutumai insensiblement à la vie de marin, où l'on éprouve tant d'émotions et si peu de bonheur. L'esprit des matelots est toujours agité, et leur cœur n'est jamais satisfait. Après tout, ils n'envient point les plaisirs qu'on éprouve dans nos campagnes; le repos, ils ne peuvent plus le supporter. Quand vous les entendez souhaiter la mer, c'est que leur âme est engourdie, elle ne se réveille qu'au milieu des dangers. Plaignez les, ils ne peuvent plus guérir.

Je partageai leurs joies, leur travaux, leurs périls; j'étais sous le charme de cette vie aventureuse : durant le calme, je me rappre-

lais bien encore ma vie paisible ; mais quand le vent soufflait, quand la vague commençait à grossir, quand nous roulions d'abîme en abîme, et qu'élançés sur le sommet des mâts, nous allions cueillir les voiles et braver la tempête, alors il me semblait que les vents hennis de la mer me causaient une sorte d'ivresse, et qu'on ne se plaisait qu'au milieu des dangers.

Dans ce genre de vie où l'homme brave sans cesse la nature, où il s'isole des autres créatures pour courir après les périls, le temps des calmes a aussi ses plaisirs trompeurs : ce sont ceux d'une imagination ardente et que rien ne peut régler. A voir ces matelots entourer un vieux marin, l'oreille attentive, l'œil rempli de feu, vous croiriez qu'il les anime par l'espoir de quelque bien réel, ou par le récit de ses exploits. Non, c'est le plus souvent une fable qu'enfantine son imagination bizarre, il crée des merveilles mensongères où il y a des merveilles réelles ; il ne serait plus étonné s'il racontait la vérité.

A mesure que nous avançons dans notre navigation, j'étais plus vivement ému de ses récits ; dans chaque nuage que l'on voyait à l'horizon, je croyais apercevoir la terre ; les matelots la désiraient aussi pour avoir la joie de s'en éloigner encore.

Le vingt-sixième jour, nous découvrîmes l'île de Porto-Santo, et quelques heures après, nous arrivâmes devant Madère. Quelle différence la nature a mise entre ces contrées et l'Europe ! il me sembla, comme aux premiers navigateurs, que j'entraivais dans le para-

dis terrestre. J'ai pensé depuis que nos côtes brumeuses méritaient mieux ce nom.

Je me sentis donc rempli d'admiration à la vue de ce pays, continuellement échauffé par le soleil, où les arbres ne quittent point leur verdure, où les oiseaux ne cessent point leurs chants ; mais un vieil Européen me parla, les larmes aux yeux, du printemps de la France et des longues nuits d'hiver, où les amis se réunissent gaiement autour du foyer.

Nous continuâmes notre navigation vers les îles du voisinage. Un passager me prêta quelques livres qui contenaient l'histoire de ces pays ; on y disait qu'autrefois toutes ces îles n'étaient point partagées par l'Océan, et qu'elles formaient une fertile contrée où s'établirent le bonheur. Dans ma simplicité, j'espérais en trouver quelques traces.

Oh ! monsieur, elles ont bien changé depuis cette terre que nous commençons à apercevoir est presque toujours une de celles qui frappent d'abord les yeux des navigateurs, et c'est aussi là que doivent commencer les souvenirs des Européens.

Ils me firent voir le pic de Ténériffe, qui s'élève au-dessus des nuages, et dont le sommet se détachait sur l'azur du ciel.

Voyez vous ce pays ? plutôt à Dieu qu'il eût été désert quand on le découvrit, comme l'île que nous venons de quitter ! me dit un voyageur ; mais il y avait là une nation innocente ; nous sommes venus ; en quelques siècles elle a disparu du pays qu'elle habitait. (1)

« Les Guanches, conquis par Béthencourt, chevalier normand.

Nous débarquâmes le soir même à l'Oronawa ; je cherchais à distinguer, au milieu d'une faible population, quelques descendants des premiers habitants ; je n'en vis pas un seul. Quoi ! me dis-je, ici la destruction a été complète. Cela m'afflicta vivement ; je n'aurais pas cru, dans mon pays, à de si grands maux. Je me demandais ensuite ce qu'avaient gagné les Européens en commettant ces crimes, dont le résultat frappait au raison. Le pays sans doute n'était point assez vaste, me disais-je, les conquérants n'auraient pu l'habiter ; c'est plutôt un malheur de la guerre que le crime des vainqueurs. Je m'aperçus que la plupart des terres étaient incultes. J'appris que vers le milieu du xive siècle, un certain Béthencourt était sorti de la France, et avait obtenu du roi d'Espagne la permission de dévaster ce beau pays ; il prétendait en faire la conquête et anéantir les peuples. Il y a certains noms qu'on ne devrait jamais prononcer ; ils rappellent tous les maux du genre humain.

En quittant ces îles, nous nous dirigeâmes vers les Antilles, et je commençai à faire de sérieuses réflexions sur les événements qui pouvaient amener chez les Européens ce désir inmodéré de quitter leur pays ; car un passage n'avait déjà prouvé, par une foule de récits, que les nations que nous avions visitées s'anéantissaient ou perdaient le repos. Je croyais d'abord que les anciens navigateurs avaient été entraînés par l'esprit du temps où ils vivaient ; ces maux dont j'avais considéré les tristes conséquences, étaient plutôt les crimes de nos ancêtres que ceux de la généralité

présente ; je ne tardai pas à les oublier, mais j'arrivai à temps pour être témoin de nos crimes.

Nous étions débarqués dans le port de la Martinique, et j'commençai à voir les malheurs que produit l'esclavage. Le peuple que j'avais point était anéanti, celui que je voyais excita toute ma compassion. Il me sembla qu'il lui méritait davantage, car il s'agitait encore sur la terre, et ne pouvait échapper à ses maux.

La fuite en est à nous, m'écriai-je ; nous nous sentons coupables, et nous n'avons pas le courage d'empêcher ces forfaits. Pendant ces cris, je vis les supplices de l'esclave ; mais on ne le faisait point mourir,.... Pitié sanguinaire ! on avait encore besoin de ses bras.

Dans la plupart des îles du voisinage, je fus frappé du même spectacle, et si quelquefois les noirs étaient mieux traités que nos paysans, ce bonheur passager me causait une sorte d'effroi, car en un moment ils pouvaient le perdre et ne devaient point le léguer à leurs enfants.

A Saint-Vincent, je vis quelques malheureux méprisés même par les esclaves ; étaient les faibles restes d'une nation considérable qui tendait autrefois sa domination sur toutes les terres du voisinage. Si les Caraïbes avaient échappé à l'esclavage des hommes, ils étaient soumis à de nouveaux besoins. La détresse se faisait sentir parmi eux ; on consent encore à souffrir dans la patrie ; mais le pays ne leur appartenait plus ; il n'y avait pour eux que la misère.

(A continuer.)